

haïté. Ce fut précisément dans un bal donné au ministère des travaux publics, où l'on voulait bien de moi comme danseur, mais non comme ingénieur. J'y étais venu, par désœuvrement, par dépit, par fatalité, si tu veux... A peine arrivé, j'aperçus Sophie B... avec sa mère; j'allai droit à ces dames et, après un salut correct, j'invitai Sophie à danser. Je devais avoir l'air terrible; je fronçais les sourcils. Je n'avais pas la moindre envie de danser, j'étais persuadé que Sophie allait refuser, et je prendrais prétexte de ce refus pour entamer une explication devant sa mère. Sophie accepta presque gaiement: je lui offris le bras, et nous nous éloignâmes.

— Est-ce que vous tenez à danser? lui demandai-je sèchement, quand nous fûmes au milieu des danseurs.

— Non, me répondit-elle du même ton.

— Si nous causions!

— Je veux bien.

Nous allâmes raides, bras dessus bras dessous, les deux cœurs battant de colère, jusque dans un petit salon, un boudoir où nous fûmes seuls... Elle s'assit, je restai debout. As-tu jamais eu une explication sérieuse, haineuse, avec une femme? Tu as dû, dans ce cas, t'apercevoir combien il est nécessaire, pour que l'homme garde sa supériorité, sa sûreté, son droit absolu, qu'il ne regarde pas fixement son adversaire féminin. Il est déjà si pénible d'essayer de parler à une femme comme on parlerait à un homme.

Si on la voit pâlir, rougir, s'irriter, protester ou supplier, adieu la rhétorique, les reproches, l'anathème! Je commençai donc, en baissant les yeux, ou en les relevant, pour regarder le plafond, l'explication projetée. Je confessai mon étonnement, mon indignation. Sophie me gardait-elle rancune des plaisanteries d'autrefois? Comment ne comprenait-elle pas que ce jeu était cruel, qu'il m'était impossible de l'en punir comme je punirais un homme? je m'attendais en parlant; j'attestai qu'il n'y avait en moi aucun levain haineux. Emporté par le désir de la confondre, je fis d'elle le portrait que j'aurais voulu faire d'après nature. Je la décrivais souriante, épanouie, aimante, jolie avec tout son esprit, belle avec toute sa beauté. Ah! cette Sophie-là, comme je l'aurais respectée... aimée!

J'osai la regarder, quand je me sentis les yeux pleins de larmes. Alors, mon ami, juge de ma stupeur! La Sophie que j'avais peinte était là devant moi, un sourire sublime aux lèvres, une lueur divine dans les yeux; elle pleurait aussi et me tendait les mains.

— Enfin! dit-elle avec un soupir et en se levant.

Je la reçus dans mes bras. Triomphe, mon cher! Tu as raison, les femmes ne haïssent souvent ou ne feignent de haïr que par embarras d'aimer. Sophie se raconta elle-même avec une candeur admirable:

— Quand j'ai senti que je vous aimais, me dit-elle, j'ai eu peur de moi, plus que de vous; oui, quand nous jouions aux petits jeux, je vous aimais, et je vous ai égratigné jusqu'au sang de peur de me suspendre à votre cou! Je me suis prise à mon piège! Ah! vos petits ciseaux, je les ai gardés. Combien de fois n'ai-je pas été tentée de m'en servir pour m'ouvrir les veines, pour me tuer, quand, à des emportements de jalousie que je prenais pour de la haine, je sentais que je ne pourrais vous voir heureux... avec une autre, loin de moi. Oui, je serais morte de votre mariage, de votre départ. Oui, je vous suivais, je vous nuisais pour vous garder. Ah! si vous m'aviez provoquée plus tôt, j'aurais vu plus tôt dans mon cœur! Cette haine, c'était l'exaspération d'un amour que la pudeur avait armé de griffes au début, que la fierté maintenant armé. Pourquoi ne m'avez-vous pas devinée? Me croyez-vous? Voulez-vous m'épouser?

Si je la croyais! si je voulais l'aimer! Ah! mon ami, qu'elle était jolie! Dans un baiser chaste, pieux, reconnaissant, que je lui mis sur le front, je tuai la vieille fille, trouve-moi un autre mot; et je fis apparaître la fiancée rêvée. Quand nous revînmes vers sa mère, Sophie avait le visage si radieux, que madame R... lui demanda, étonnée:

— Tu aimes donc la danse tant que cela?

— Non, maman, c'est lui que j'aime!

Et ce fut sur ce propos renouvelé des couplets

de *Richard-Cœur-de-Lion* que notre secret fut livré à notre mère.

Maintenant que tu connais l'histoire de mon mariage, tu comprendras ce que je t'ai dit autrefois, il y a plus de trente ans, que je m'étais marié par amour. Tu ne pouvais pas deviner que j'aimais celle que j'avais cru haïr et dont je me croyais haï. J'ai gardé ce secret. Je te le donne, parce qu'il te confirme dans ta foi. Mon ami, il n'y a d'invincible en ce monde que l'amour; la haine est une invention humaine, fragile, fausse, illusoire. Tu l'as dit, je le répète... Viens demain dîner avec ma vieille femme. Elle te montrera mes petits ciseaux. C'est avec eux que nous coupons les fleurs de mon jardin. Ils ne servent qu'à cela.

LOUIS ULBACH.

BIBLIOGRAPHIE

Le Pain du Génie, par Léon Berthaut. H. Callière, éditeur, 3, Place du Palais, à Rennes. Prix: 3 frs 50.

La maison Callière, de Rennes, vient d'éditer un livre nouveau, dû à la plume aimée de Léon Berthaut, auteur des *Veillées d'armes*, des *Poèmes nationaux* et de *Au vent*. Déjà dans ce dernier ouvrage, qui eut une grande vogue, la presse de Paris, et en particulier le *Figaro*, y avaient admiré des pages vraiment dignes des plus grands maîtres de la littérature moderne, et égalaient même ces nouvelles à celles de Maupassant.

Le Pain du Génie est un roman, mais un roman d'une simplicité touchante, sans situations dramatiques, sans duels ni sang versé; c'est un récit sentimental où la note grave s'allie à la note attendrie, et présente dans son ensemble un charme incessant fait de tendresse, d'amour et de délicatesse.

Réunissant les fines et subtiles analyses psychologiques de Paul Bourget à la grâce, à la pureté, à la douceur du style lamartinien, Berthaut, par cette union intime, a fait de son livre un chef-d'œuvre, que l'école idéaliste saura regarder comme un véritable modèle.

L'histoire de ce roman d'un nouveau genre est simple.

Paul, élevé dans les lois les plus strictes de l'honneur et de la probité, fait à Paris des études brillantes, au prix de nombreux sacrifices de la part de sa bonne mère, pauvre veuve qui habite seule sur le bord de la mer, en Bretagne, et après s'engage comme soldat. Mais, bientôt il quitte cette carrière où la force brutale semble tout dominer et revient près de sa mère demander à l'océan la mélancolie, à l'air vif des champs la santé et le calme. C'est là, sur les falaises escarpées de son village, qu'il rencontre une fleur de printemps, cette belle et douce Mabel; et continuant cette idylle touchante, la main dans la main, ils arrivent enfin, quelques mois après, à ce jour désiré où leurs cœurs seront pour toujours étroitement unis. Les jours, les mois, les ans se passent dans un bonheur parfait, et Paul, tout en consacrant presque tout son temps à sa position d'interprète auprès la Cie internationale de navigation, travaille sans relâche à cette œuvre littéraire où son âme d'artiste mettra toute son ardeur, toute sa puissance. Les malheurs domestiques, inhérents à la vie conjugale, commencent, hélas! à accabler Paul de leur lourd fardeau. Deux enfants étaient venus égayer de leurs rires argentins leur petit logis rempli d'amour, et Jeanne, l'aînée, une ravissante enfant qu'ils idolâtraient, leur est enlevée après quelques jours seulement de maladie. Et cette mère qui était heureuse du bonheur de son Paul, meurt sans avoir même pu embrasser une dernière fois avant de partir pour le grand voyage ce fils chéri qu'elle aimait tant! Ces deux grandes douleurs rendent Paul morne, désolé, inconsolable; dans cette tristesse profonde qui l'écrase, il achève son œuvre et veut la faire éditer, mais, inconnu, sans influence, il ne trouve partout que refus humiliants. Courageux, énergique, et décidé à tout prix de la faire paraître, il se prive et bientôt il possède la somme nécessaire à l'édition de son chef-d'œuvre, mais la maladie, sous l'effort d'un travail double, celui de gagner son pain, et celui de l'esprit, augmente, et Paul, à la

fleur de l'âge, rend à Dieu cette âme qui n'a vécu que d'amour et de tendresse.

Comme on le voit, l'action est très simple, l'intrigue est nulle, le récit intéressant, et tout y est raconté avec grâce et abandon.

Paul est le type de ces artistes, de ces écrivains qui, obligés de gagner ce pain qui doit les soutenir, perdent peu à peu les illusions de leur jeunesse et se voient à la fin rendus à sacrifier, pour satisfaire cette faim qui demande toujours, leurs inspirations et leurs talents.

Le travail, voilà le véritable pain du génie, et avec lui vient la consolation, le contentement et le bonheur.

Je conseille fortement aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ d'acheter ce livre; il leur procurera des heures délicieuses et exquises, et quand on l'aura lu, on voudra le relire.

L'auteur a émis le plan d'une série de romans dont *Le Pain du Génie* est la première expression, comme il le dit si bien lui-même, et le but qu'il se propose dans cette œuvre, c'est "de consoler les souffrances, d'élever les courages, de grandir les âmes."

En terminant, je remercie sincèrement l'auteur de l'envoi d'un exemplaire.

Spire Bodard

THEATRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

Le talent des artistes du théâtre de l'Opéra Français a réussi à rendre intéressante une pièce médiocre. *L'Aveugle* est un drame en cinq actes, dont l'intrigue est brodée sur un vieux thème. Il s'agit d'un employé honnête accusé par son père, banquier, d'un vol commis par un autre. Il est chassé, et son malheur s'accroît d'une cécité subite. Il recouvre la vue juste à temps pour découvrir le voleur qu'il avait entrevu au clair de la lune, la nuit du crime.

M. Giraud, comme le docteur d'Arcy, est inimitable, et MM. de Verneuil et Delafontaine ont aussi très bien réussi. Mmes Giraud et Béliston et Mlle Loys ont remporté un succès mérité.

THÉÂTRE ROYAL

La troupe de variétés de Gus Hill, qui a donné des représentations au Royal la semaine dernière, n'est pas un assemblage de talents hors l'igne. On pourrait s'attendre à quelque chose de mieux dans cette ligne.

La bouffonnerie de la fin atteint son but: faire rire l'auditoire. Il ne faut pas demander plus. Cette semaine, *The Pulse of New-York*, drame de la vie réelle, est à l'affiche.

Le monde artistique vient de perdre, dans la personne de Mme Laura Schirmer Mapleson, un de ses plus beaux talents. Cette artiste est née à Boston, où son talent de pianiste et sa voix agréable furent remarqués. On lui conseilla d'aller faire des études musicales. C'est à Paris qu'elle fit son éducation artistique. Elle était mariée au colonel Mapleson, le directeur de théâtre bien connu de Londres.

Montréal a eu le plaisir de l'entendre et de l'applaudir dans *Fadette* (*Les Dragons de Villars*), opérette dans laquelle elle a introduit son fameux air des hirondelles, composé pour elle par Tito Mattei et qui fut un si grand succès ici. On la vit ensuite dans un concert. C'est elle qui a ouvert cet automne la saison théâtrale de l'Académie avec *The Fencing Master*. Elle jouait dans cette opérette à New-York, quand une maladie de quelques jours l'enleva rapidement.

Comme je le disais plus haut, c'était une grande artiste et elle sera grandement regrettée par ses admirateurs.

JOSEPH GENEST.